

messe serait célébrée devant la porte de cette église sur un autel portatif ; que le saint sacrifice serait offert neuf jours durant et consécutifs, à l'honneur de Dieu, de la sacrée Vierge, de saint Sébastien et de tous les Saints et Saintes du paradis",

"Les paroisses entières, en procession, accomplissaient de longs pèlerinages. Bonneville vint à Cluses, en l'église de Saint-François, le 10 juin 1613...Le jour de saint Barnabé, 11 juin, la paroisse de Saint-Jeoire vint également..."

En 1630, "Sallanches fait vœu de célébrer solennellement les fêtes de sainte Marie-Madeleine et de saint Roch, et d'aller en procession à N.-D. du Château, N.-D. des Voirons et N.-D. de la Gorge".

A la veille de la Révolution, "la saint Sébastien étoit une fête voué dans la paroisse d'Arenthon". Il y avait une confrérie de frères et de sœurs dite de Saint-Sébastien, il en reste une statue dans l'église et des reliques.

Depuis que la peste est quasiment éradiquée, les saints anti-pestueux sont tombés en désuétude.



La peur élabore des précautions

Si le mot 'hygiène' était inconnu, on comprit bien vite la nécessité d'assainir les rues et les cours où divaguaient cochons et volailles s'engraissant d'ordures à l'envi (vagabonds et autres miséreux en faisaient autant), d'évacuer ailleurs qu'à la rivière toutes sortes de déjections, etc. Dès 1483, on annonça par une '*crie*' le nettoyage des rues, on mit en place surveillance et fermeture des portes de la ville, asile de nuit ou '*quarantaine gratuite en hostellerie*' des pèlerins, mendiants, soldats en congé... "**On isolait les malades ; on mettait un cordon sanitaire autour des endroits contaminés**". Il fallait recenser les malades, organiser les soins, passer par le feu meubles, '*hardes et chiffons des infects*', aérer les maisons et y brûler des herbes odorantes (vers 1550, quand un pesteux nécessitait la désinfection d'une maison, "**les autres habitants ne devaient pas emprunter l'escalier mais sortir par les fenêtres à l'aide d'échelles**". Il fallait refouler les forains (étrangers à la paroisse) etc.

Aux XIVE et XVe s. on ignore tout de la transmission de ce que l'on croit un microbe véhiculé par l'air respiré ou, comme les autres maladies contagieuses, par le contact et les vêtements. Dès 1473, on dit redouter tout ce qui vient de l'Orient (Venise) et "**on interdit la vente de certains fruits et légumes... de viande fraîche, de pain**". Pourtant, on ne prendra que tardivement des mesures quant aux marchandises importées. En 1568 les relations sont interrompues entre Genève et la Savoie pendant plusieurs mois ; le Pont d'Arve devient le lieu des entrevues, puis des marchés... à distance ! "*l'argent passait dans de l'eau bouillante additionnée de vinaigre chaud*".

A Genève vers 1550, la 'Porte des pestés', ou Porte Neuve, était réservée au transport, obligatoirement de nuit, des pauvres qu'on isolait hors les murs. Les "*séquestrés et les fonctionnaires de l'hôpital ne devaient circuler qu'avec une écharpe blanche et bâton blanc long d'une aune à la main*".

La peste chemine donc invinciblement.

La peur fait appel aux thérapeutes

"*On combattait le fléau de toutes les manières. Les médecins déployaient les ressources de la science*"... C'est une façon de parler car, en Faucigny, même dans les villes, il n'y aurait pas eu de médecins avant le XVIIe s.. Depuis le Moyen-Age, c'était le savoir des ecclésiastiques, notamment les frères mineurs et les chanoines de la cathédrale de Genève, qui pourvoyait au réconfort des malades avec, certainement, une bonne dose d'empirisme. En 1394, Pierre Chartrisii, chanoine licencié en médecine, fonda à Saint-Pierre la chapellenie des saints Cosme et Damien, saints invoqués à cette époque comme protecteurs de la peste.

Les Juifs, nombreux en Savoie dès le XIIe s., ajoutaient au métier d'usurier, de marchand d'épices,



Portrait du médecin juif Ephraïm Bueno, par Rembrandt, 1647